

van de gebruikers, is een antwoord op het grootste hiaat in de (nog jonge) historiografie van stedelijk groen: zeker in België is de dagelijkse beleving nog grotendeels onontgonnen terrein. Tritsmans verricht in dit opzicht zonder enige twijfel pionierswerk, al erkent hij zelf dat zijn passages rond het *fin-de-siècle* en de Tweede Wereldoorlog – ‘twee snapshots’ noemt hij het (p. 11) – vooral bedoeld zijn om het potentieel én belang van deze benadering aan te tonen. Geschikte bronnen liggen immers niet voor het rapen. Bovendien rijst de indruk dat Tritsmans zich zeker in het eerste snapshot al te meegaand opstelt: hij leidt de cruciale bundel *Weerspiegeld Antwerpen* (1929) slechts oppervlakkig in en citeert zonder veel context uit diverse getuigenissen; om anekdotiek te overstijgen, heeft de veelal literaire en/of picturale taal waarin herinneringen werden neergepend echter nood aan meer duiding. Politieke en gerechtelijke bronnen worden vermeld, maar amper ingezet.

In nog een handvol andere passages parafraseert *Bomen zijn waardevolle bijkomstigheden* de bronnen iets te weinig kritisch. Zo signaleert Tritsmans de stadsvlucht in het Interbellum zonder ook maar enig cijfer (p. 123), en weegt het cultuurkritische discours van Amand de Lattin en andere leden van de *kvns* sporadisch op het taalgebruik. Echt problematisch is het enkel waar Tritsmans de vroeg-twintigste-eeuwse vernieuwingsplannen voor de Antwerpse agglomeratie schetst in het licht van “een internationale, vergelijkende studie” die aantoonde “dat Antwerpen een van de steden met de minste publieke groenzones van Europa was” (p. 134). Deze bevinding wordt nadien nog enkele malen als argument opgevoerd, maar de studie zelf wordt nergens systematisch geanalyseerd of zelfs maar bij naam genoemd. Wellicht zag Tritsmans zich met hetzelfde probleem geconfronteerd als anderen die zich over de materie bogen: er zijn teksten gekend waarin over dergelijke studie wordt geschreven, maar het werkstuk zelf moet nog opduiken. Zonder kennis van inhoud, opdrachtgever, of auteur is het dan ook op zijn minst voorbarig om de comparatieve uitspraak als feit te aanvaarden, des te meer omdat de relevantie van Tritsmans’ studie ook zonder dit argument

moeiteloos overeind blijft. Het Antwerpen dat hij schetst, was allerminst een trendsetter op vlak van openbaar groen, en daarin vermoedelijk gelijkaardig aan vele andere steden. De bestuurders van de stad getuigden zelden van originaliteit en waren in hun groenbeleid opvallend behoudsgezind. Het is net dat vertrekpunt dat toelaat om te achterhalen met welke antwoorden en strategieën de stedelingen in hun behoefte aan openbare en/of groene ruimte proberen te voorzien. Meer uitgesproken beleidskeuzes zouden alle aandacht hebben getrokken, terwijl Tritsmans hier een heel andere dynamiek en microkosmos kan ontrafelen.

Bomen waren (of zijn?) voor sommigen dan wel waardevolle bijkomstigheden, die men indien nodig zonder veel omzien rooit, maar Bart Tritsmans’ boek is dat nadrukkelijk niét. Zijn studie behandelt een al te vaak miskend bestanddeel van het stedelijk weefsel. De aanleg en gebruik van groenzones, zo blijkt overvloedig, vormen een spiegel en een katalysator voor maatschappelijke ontwikkelingen. Ofwel: historici moeten groen niet als een geïsoleerd element van de stedelijke omgeving benaderen, maar integendeel als een toegangspoort tot bredere maatschappelijke ervaringen erkennen. Behalve fundamenteel dynamisch zijn groenruimtes bovendien ook kwetsbaar: de Antwerpse geschiedenis wemelt van voorbeelden van bomen, plantsoenen of zelfs parken die eerder door willekeur of toeval dan na grondige afweging uit het stadsbeeld verdwenen. Het is een besef dat tot vandaag kan inspireren, en niet enkel in Antwerpen.

Andreas Stynen

EMMANUEL DEBRUYNE

« *Femmes à Boches* ». *Occupation du corps féminin, dans la France et la Belgique de la Grande Guerre*

Paris, Les Belles Lettres, 2018, 456 p.

Avec ce dernier opus, Emmanuel Debruyne signe sans conteste une contribution majeure à l’histoire de la Grande Guerre, en particulier concernant l’histoire de l’occupation et celle du genre en ‘14-’18. Alors que les « femmes à Boches » de ‘40-’45 possédaient déjà leur classique depuis une vingtaine d’années, avec l’étude des tontes de la libération

par Fabrice Virgili, c'est la première fois que leurs prédécesseurs de '14-'18 font l'objet d'une étude approfondie. Emmanuel Debruyne, qui avait déjà marqué l'historiographie de la première occupation en Belgique concernant la résistance, confirme avec cet ouvrage sa profonde capacité d'expertise concernant cette époque dans tous ces aspects. Son propos touche désormais à la dimension globale du conflit, tant par la nature du sujet traité – les rapports de genres en général, et sexuels en particulier – que par l'ampleur géographique donnée à la question – France et Belgique occupées. Mais au-delà du thème et de l'échelle, c'est surtout la dimension « d'histoire totale » de l'ouvrage qui lui donne toute son importance. Emmanuel Debruyne met en effet au service de cette étude toute la maîtrise qui est la sienne des complexes réalités de l'occupation sous le front Ouest.

Pour mener à bien cette volumineuse contribution (456 pages), l'auteur se base principalement sur un corpus de journaux intimes « d'occupés » – au nombre de 110 –, lui permettant d'aborder d'une façon pertinente et originale la question des rapports intimes entre occupants et occupées. Le maître d'œuvre s'est également appuyé sur les recherches d'étudiants, dont les travaux de séminaire et les mémoires de master ont permis de rassembler une importante documentation au niveau local (archives communales, paroissiales et judiciaires en particulier), fournissant par là même un « échantillon » de localités, essentiel à une saisie fine des diverses réalités de l'occupation. Enfin, l'historien néo-louvaniste a également mobilisé de nombreuses archives complémentaires, telles que des statistiques et des rapports officiels, des archives de l'administration allemande, des correspondances, la presse, des œuvres littéraires, des albums-photos privés et même des sources orales provenant de descendants de « femmes à Boches ».

Cette diversité des sources permet à l'auteur de dresser un portrait extrêmement complet du phénomène, qui dépasse de très loin la seule question des tontes de la libération. L'ouvrage ne s'appesantit d'ailleurs guère sur ces dernières, mais aborde au contraire l'ensemble des aspects recouverts par

les rapports sexuels entre occupants et occupées au cours de ses sept chapitres. Il aborde ceux-ci de façon à la fois chronologique et thématique, les trois premiers étant consacrés aux principales formes prises par ces rapports sexuels. Le premier chapitre est sans doute l'un des plus novateurs, puisqu'il traite de façon saisissante des viols massifs commis lors de l'invasion de 1914. Au moyen de témoignages poignants, Emmanuel Debruyne en décrit non seulement l'horreur brutale au milieu des violences de l'invasion, mais en dégage également les caractéristiques, les *modus operandi* et la chronologie, proposant même une estimation chiffrée du phénomène. La seconde partie envisage les rapports sexuels sous l'angle « commercial », approfondissant tout l'enjeu de la prostitution qui explose sous l'effet de l'arrivée massive de soldats dans des localités vidées de leurs hommes, surtout en France, et de l'appauvrissement soudain des régions occupées. Les tensions entre autorités allemandes et locales pour l'organisation des « services sexuels » aux soldats sont passées au peigne fin, de même que la question des lieux de plaisir, de la diversité des aspects plus ou moins formels et informels de la prostitution, ou encore celle des tarifs. Le troisième chapitre aborde enfin les relations « consenties » qui s'installent inévitablement avec la durée du conflit et la promiscuité entre militaires allemands et femmes françaises ou belges, notamment du fait de l'hébergement des premiers chez l'habitant – souvent des habitantes. Cette troisième partie touche sans doute au cœur du propos du livre, dans la mesure où il met en lumière pour la première fois de façon systématique la réalité et la diversité des relations entre occupants et occupées, pouvant aller de l'amour à l'amitié. Il illustre la complexité matérielle de telles relations dans le contexte de guerre, ainsi que leur ambiguïté, entre sincérité, peur et opportunisme, les tiraillements moraux, patriotiques, et les déchirements, notamment lorsqu'il s'agit de porter le deuil « d'ennemis » appréciés, voire aimés.

Les quatre derniers chapitres s'attachent aux conséquences de ces relations entre occupants et occupées. Le quatrième intitulé « Ostracisme » approfondit la perception et le rejet de ces rela-

tions jugées illicites et honteuses par les communautés occupées, au sein desquelles la compassion est l'exception, indépendamment de la situation sociale des femmes incriminées. Le matériel des journaux intimes abonde à cet égard, et souligne à la fois l'indignation des diaristes bourgeois, dénonçant « l'abaissement généralisé » de la moralité au sein de la société occupée, mais illustre également la réalité et l'importance du phénomène. Le cinquième chapitre passe en revue la politique de lutte contre les maladies vénériennes, préoccupation commune aux autorités allemandes et locales. Outre la question des visites médicales humiliantes imposées à une partie de la population féminine, assimilées de ce fait à des prostituées, ou le développement des contraceptifs, ce chapitre met surtout en exergue la brutalité du « système allemand » qui séquestre les femmes les plus fragilisées pour les soumettre à une médicalisation forcée - du reste peu efficace. Le chapitre six s'intéresse à l'épineuse question des « enfants de Boches », dont l'auteur fournit également des estimations quant au nombre de naissances. Il aborde en outre les problèmes de l'avortement, de la misère sociale des mères, de la (non-)reconnaissance de paternité et du rejet de ces enfants stigmatisés. Enfin, dans le dernier chapitre intitulé « la défaite du couple », Emmanuel Debruyne développe la question des violences populaires et de la répression qui s'abat sur les femmes demeurées en pays libéré: tontes, molestations, saccages des habitations et poursuites judiciaires sont le lot de nombre d'entre elles. En outre, l'auteur aborde également la question de l'exil, des rares mariages avec des Allemands et des nettement plus nombreux divorces avec les maris revenus, et ayant découvert la réalité des craintes parfois nourries pendant quatre ans. L'ouvrage s'achève par un épilogue qui vise à retracer certains parcours particuliers au-delà de la guerre, à travers les méandres de l'exil et des politiques migratoires restrictives, les mariages heureux et malheureux entre anciens occupants et occupées, et dans la plupart des cas, les tabous familiaux ayant perduré jusqu'aujourd'hui.

Très complet, et se basant sur un matériel extrêmement riche, l'ouvrage constitue une première

synthèse incontournable sur la question, s'imposant d'emblée comme un classique. Le sujet n'est pas pour autant épuisé, mais ouvre au contraire de prometteuses perspectives de recherches. Le biais des journaux intimes a en effet pour principal défaut de priver les « femmes à Boches » de parole, soit parce que l'auteur n'a guère pu mettre la main sur des journaux écrits de leur main, soit parce que celles-ci ont soigneusement tu leurs aventures dans les journaux intimes. Il faut sans doute souligner que le statut social de l'écrasante majorité des diaristes n'aide pas davantage à cerner de façon plus directe un phénomène à la fois socialement tabou et en bonne partie populaire. Les archives judiciaires et pénitentiaires pourraient donc utilement donner la parole aux « femmes à Boches » accusées à la libération de dénonciation ou d'espionnage, à celles poursuivies pour avortement ou via les affaires de divorce. Par ailleurs, la richesse documentaire quant à la diversité des situations locales permet un degré élevé de nuances et de subtilités, qui est une des grandes forces de l'ouvrage. Cet approfondissement lui confère sans doute une dimension parfois plus exhaustive que synthétique, et accorde une attention inversement proportionnelle aux acquis théoriques issus d'autres disciplines, en particulier des « gender studies ». Une présentation critique plus poussée des journaux intimes, dont on peine à trouver la liste exhaustive, à moins qu'elle n'inclut des œuvres de fiction, eut également réjoui l'historien professionnel, davantage sans doute que le lecteur grand public visé par l'ouvrage. Pour autant, « Femmes à Boches » s'impose comme une œuvre magistrale, une histoire totale de l'occupation à travers le prisme du genre. La qualité de l'écriture parvient à faire ressentir tant l'injustice subie par les témoins des frivoles « profiteuses », que la douleur de celles qui, par contrainte, opportunisme ou amour, se sont liées à des hommes sans s'arrêter à leurs uniformes. Alors que les « femmes à Boches » de '40-'45 avaient « leur » Virgile, celles de '14-'18 ont désormais « leur » Debruyne. Tout simplement un incontournable de l'histoire de l'occupation et de l'histoire du genre en '14-'18.

Florent Verfaillie